

AUTOUR DE LA NAISSANCE DU *NASTA'LIQ* EN PERSE: LES ÉCRITURES DE CHANCELLERIE ET LE FOISONNEMENT DES STYLES DURANT LES ANNÉES 1350—1400

Il est tout à fait inutile de souligner l'importance de la seconde moitié du XIV^e siècle pour l'histoire des écritures dans le monde iranien. Même si des rapports ont existé entre le mouvement *hurūfī* des années 1370 et le milieu des calligraphes et théoriciens de l'écriture, à la cour jalāyeride de Tabrīz et Baġdād notamment, on a du mal à en préciser la nature exacte. Malgré l'arrestation et la condamnation pour hérésie du calligraphe Ma'rūf Ḥaṭṭāt Baġdādī à Hérāt en 1427 — trente ans après la mise à mort de Faẓl-ullāh Astarābādī — les enjeux exacts de ces crises et leurs implications dans le domaine de l'innovation calligraphique nous échappent encore pour l'essentiel. Faut-il chercher une quête religieuse derrière ce foisonnement de nouveautés dans le domaine de l'écriture? Seule la découverte de documents explicites permettrait de répondre à cette question.

Notre collègue Elaine Wright a, dans sa contribution, mis remarquablement en lumière, par l'analyse précise d'exemples, l'évidence d'une naissance quasi simultanée de l'écriture *nasta'liq* à Tabrīz et à Šīrāz — dans la capitale jalāyeride et dans la capitale muẓaffaride, ce qui est d'autant plus intéressant que Šīrāz est probablement le plus grand centre de copie de manuscrits du monde iranien au XIV^e comme il le sera encore au XV^e et plus tard. Il se trouve que les observations d'Elaine Wright sont corroborées par un texte qui demeure encore largement méconnu, bien que l'unique copie que l'on en ait conservé ait été rapportée en France dès 1762 par Anquetil-Duperron, ait été connue de Silvestre de Sacy, et que, récemment, en 1997, Īraj Afšār et Karāmat Ra'nā Ḥusaynī en aient réalisé l'édition. Il s'agit d'un important traité persan sur la calligraphie, le *Tuḥfat al-muḥibbīn*, qui a été rédigé en Inde, au Bidar, en 858/1454. Nous avons pu établir [1] que l'auteur, Abū l-Dā'i Ya'qūb b. Ḥasan b. Šayḥ *dit* Sirāj Ḥusaynī Šīrāzī, était originaire de Šīrāz et, après y avoir été disciple de Šadr al-dīn Rūzbihān Šīrāzī, avait été l'un des calligraphes au service de l'Ibrāhīm Sulṭān, et cela au moins jusqu'en 1436, ayant réalisé à coup sûr deux copies du fameux *Ẓaḡfar-nāma*, l'ancien "manuscrit Garrett" et un manuscrit du Majlis de Téhéran. Dans son traité, il dénombre jusqu'à vingt-et-une sortes d'écritures (ou *qalam*); Ya'qūb Sirāj distingue [2] à propos du *nash* - *ta'liq*, dont il est l'un des premiers à utiliser le nom, "un *nash-i ta'liq tabrīzī* et un *šīrāzī*" et selon lui la manière *tabrīzī* est

l'œuvre de Ḥājja Mīr 'Alī Tabrīzī et c'est Mawlānā Ja'far Tabrīzī Bāysunġurī qui l'a réussie au plus haut point, tandis que la manière *šīrāzī* s'est placée à un niveau honorable dans le rang des écritures grâce aux calames mûs par l'effort des maîtres de Šīrāz. Le maître de l'auteur de ces lignes, [Rūzbihān], l'écrivait avec un tel degré de délicatesse que, pour comprendre comment son calame pouvait le tracer, l'intelligence est contrainte de confesser de cent manières son insuffisance. Ce maître (...) disait qu'il faut calligraphier cette sorte d'écriture de telle manière qu'il faut pour chaque lettre à la fois observer les principes du *nash* et obéir aux principes du *ta'liq*". Au delà de l'hyperbole mise volontiers au service de la lignée de calligraphes du Fārs auxquels il se rattache, il est intéressant que l'auteur indique bien qu'il y a eu, à côté du prestigieux *nasta'liq* jalāyeride de Ja'far — qui fera ensuite école à Hérāt — un *nasta'liq* de Šīrāz.

L'un des plus anciens manuscrits datés dont l'écriture — souvent penchée vers la droite — annonce nettement ce qui sera le *nasta'liq* est en effet le manuscrit Aya Sofya 3019 de la Bibliothèque Süleymaniye d'Istanbul qui contient trois textes historiques (une histoire des Seldjoukides, l'histoire des *sulṭāns* de Kirmān et celle d'Üldjaytū): daté de rabī' 1^{er} 752/1351, il a été copié par Aḥmad b. al-Ḥusayn b. Sānāq al-Harawī. Du même copiste, dans la même écriture, on connaît le manuscrit du *Ḥamsa* de Nizāmī Supplément persan 1817 de 763/1361 de la BNF [3] (fig. 1). Par le style de leur décoration ces deux manuscrits semblent se rattacher à la production des ateliers de Šīrāz ou du Fārs. Par ailleurs Aḥmad Suhaylī Ḥānsārī, dans son introduction à l'édition du *Gulistān-i hunar* de Qādī Mīr Aḥmad Munšī Qumī [4], souligne que Mīr 'Alī Tabrīzī — et ses homonymes — eurent des précurseurs et publie le très intéressant facsimile d'une page du *Šarḥ muḥtaṣar* de Qādī 'Aḡud, en arabe, dont l'écriture annonce vraiment de beaucoup plus près encore le *nasta'liq* et dont la copie a été achevée en jumādā II 785/1383 à Tabrīz, au "quartier des Francs" (*maḥalla al-ifranj*) par Najm al-dīn al-Karḥīnī. La double origine, *tabrīzī* et *šīrāzī*, du *nasta'liq* semble donc plus que plausible.

Alors que selon Ya'qūb Sirāj [5] le *nash* est le style dont se satisfont la plupart de ceux qui copient les manuscrits, et que de ce fait ils ont délaissé les autres styles, notre auteur donne [6] quelques précisions à propos du